

Chapitre un

Devant la porte, la main dans la poche avant de mon jean délavé par le temps, j'hésite. Mes doigts frôlent une nouvelle fois la clé de l'appartement. Après un dernier doute, je serre les doigts sur le métal froid que je retire brutalement de ma poche. Malgré le couloir sombre, la clé brille faiblement dans la paume de ma main. Mes jambes sont en plomb, la salive a déserté ma bouche, l'incertitude qui m'habite paralyse mes gestes. Pour gagner du temps, je regarde autour de moi.

Des graffitis ont été ajoutés sur les murs jaunis du couloir depuis la dernière fois ; pas plus intelligents que les précédents. Comme d'habitude, la majorité des ampoules ne fonctionnent pas et celle devant la porte de notre appartement ne fait pas exception. La porte doit porter une ou deux inscriptions supplémentaires peut-être, des insultes pour changer. Qu'espérer d'autre dans cet immeuble pourri de ce quartier de banlieue pauvre ? Il ressemble tant aux autres immeubles que j'ai habités au fil des années qu'à chaque fois, je n'ai pas l'impression de déménager.

Dois-je sonner ou entrer avec ma clé ? Et si elle n'était pas là ? Et si elle n'était pas seule ? Si elle avait déménagé... Avec quel argent, Alex ? Six mois que je suis partie sans un mot, sans donner de nouvelles. Six mois...sans envoyer un sou. Elle ne me pardonnera jamais cette dernière escapade ! J'avais promis, juré sur sa tête... et j'ai été incapable de tenir cette promesse...une fois de plus.

Je me sens tellement coupable de l'avoir laissée en plan mais j'étais si mal, j'avais si mal. J'ai toujours mal. Comme à chaque fois que je souffre, la colère commence à monter. Cette rage qui me possède depuis toutes ces années menace de faire voler en éclat ma résolution de mieux me comporter à l'avenir. Je ne la mérite pas. Peut-être devrais-je disparaître définitivement de sa vie ? Ce serait mieux pour elle, plus simple à vivre. Décide-toi, Alex ! Tu ne vas pas y passer la journée ! En plus, si elle te trouve devant la porte, tu auras l'air ridicule. Bah ! le ridicule ne m'a jamais tuée sinon je serais morte depuis longtemps. Et si ma clé ne fonctionnait plus ? Peut-être a-t-elle fait changer les serrures ? Tant que je n'essaye pas, je n'aurai pas la réponse. Je me rends compte que je temporise par peur de l'affrontement qui ne manquera pas. Envie de repartir...

Tant pis s'il y a quelqu'un avec elle ! D'un geste ferme, j'introduis ma clé dans la serrure puis tourne d'un quart de tour jusqu'à entendre le clic familier. Je pousse lentement la porte qui grince. Centimètre par centimètre, j'examine l'ouverture qui s'agrandit comme si je m'attendais à ce qu'elle soit juste derrière. Personne. J'entre et referme derrière moi. Par habitude, je dépose mon petit sac à dos par terre à l'angle de la porte, ma clé sur l'armoire à chaussures bringuebalante dont une porte manque toujours. Qui l'aurait réparée ? Et avec quel argent ?

Sans bruit, j'avance vers le séjour - cuisine - chambre d'ami. Rien n'a changé en six mois. Toujours les mêmes posters accrochés aux murs qui permettent de cacher les fissures et les trous dans le plâtre. Ensemble, nous avons cherché les plus grands et les moins laids...les moins chers aussi. Nous sommes finalement tombées d'accord pour des posters de mer et de montagnes de mauvaise qualité dans la pièce principale et des posters de stars de cinéma pour la chambre - bureau. Je laisse mon regard traîner sur tous les objets familiers. Tout est propre...comme d'habitude. Pas une assiette ou un verre qui traîne dans l'évier, pas de papier par terre. Je souris pour la première fois en repensant aux bagarres que nous avons eues sur qui ferait le ménage, la vaisselle... Nous avons instauré un calendrier pour les tâches ménagères mais l'appartement n'était jamais aussi propre lorsque c'était ma semaine. Sam est une vraie fée du logis !

Avec appréhension, je tourne doucement la poignée de porte de la chambre pour ne pas la réveiller. Un dimanche matin à 8h30, elle doit dormir profondément surtout si elle est sortie hier soir. Qui sont ses amis maintenant ? Pas des perdants, j'espère. Non, pas Sam... elle est trop sélective.

A ma grande surprise, la chambre est violemment éclairée par le soleil qui pénètre par la petite fenêtre. Le lit est vide et fait. Comme dans le séjour, tout est rangé, à sa place. Les livres sont en piles par terre, les vêtements rangés dans la penderie en tissu délavé. Sur le carton qui sert de table de nuit, une photo d'elle et de moi prise environ un an auparavant. Pour une fois que je souris sur une photo ! Pour une fois, j'étais heureuse...du moins pour quelques minutes. Les larmes me montent aux yeux. Pas de ça, Alex ! Tu n'es pas une mauviette et tu sais depuis longtemps que pleurer ne sert à rien.

Sam a dû sortir tôt ou bien elle n'est pas rentrée de la nuit. Je me rends compte que je ne sais même pas où la chercher. Je ne connais pas ses amis, je ne sais même pas si elle en a. Nous avons tellement déménagé ces dernières années pour passer de taudis en taudis dans la même ville ou autour, histoire de bouger, de calmer mon insatisfaction, mes frustrations. Je n'ai jamais réussi à tenir un travail plus de quelques mois, il faut toujours que je m'engueule avec le patron ou avec les autres employés... J'ai subi trop de vexations dans ma chienne de vie pour accepter les humiliations quotidiennes des petits chefs qui pensent que brimer leurs employés leur donne plus d'importance. Je les exècre ces Staline en puissance ! Combien de fois j'ai failli leur péter leur sale gueule de con ? Combien de fois me suis-je retenue en pensant à Sam et à ses reproches ?

Je pousse le rideau qui cache l'accès au cagibi qui sert de salle de bain. Là aussi, rien à redire, propreté parfaite malgré l'émail fendu du lavabo et la cuvette du WC sans rabat. Il y a six mois, nous avions un rabat, il a dû casser.

Sur la seule étagère du cagibi, un tube de dentifrice à moitié vide, une brosse à dent usagée, un peigne et deux tampons. A côté de la douche dont la moitié du carrelage est partie, une serviette effrangée sèche sur une chaise. Un sourire immédiatement effacé se glisse sur mes lèvres. Notre chaise au pied cassée... Elle a cédé un soir alors que j'étais perchée dessus à changer l'ampoule du séjour. Je l'avais réparée tant bien que mal mais jamais plus elle ne supporterait le poids de quelqu'un. Nous l'avions recyclée en porte-serviettes, porte vêtements.

Je sors du cagibi pour retourner dans la pièce principale. Il ne me reste qu'une seule chose à faire, attendre. Attendre et espérer qu'elle me pardonne. Si j'étais elle, je ne me pardonnerais pas. J'inspire un bon coup pour décontracter tous mes muscles crispés. Je préférerais affronter une bande de quartier au grand complet plutôt que d'affronter le regard plein de reproche que ne manquera pas de me jeter Sam.

Sans succès, je fouille dans les placards à la recherche de café avant de tomber sur un reste de Nescafé stocké dans le frigo quasiment vide. Je remplis la bouilloire cabossée et la mets à chauffer.

La question qui me hante depuis des mois revient avec encore plus de force. Comment a-t-elle survécu sans moi, sans le peu d'argent que je rapportais et qui suffisait juste à payer le loyer et de quoi manger ? J'ai peur d'imaginer à quelle extrémité Sam a été réduite par ma faute. J'avais promis... Pourvu que... Non, pas Sam. Jamais elle ne se prostituerait, elle trouverait autre chose.

Un certain temps s'écoule avant que je ne réalise que la bouilloire siffle depuis plusieurs minutes. Je verse l'eau brûlante sur le Nescafé avant d'apporter la tasse et de me percher sur le rebord de la fenêtre que j'ai ouverte pendant que l'eau chauffait. L'escalier de secours complètement rouillé passe à quelques mètres de ma position. Il faudrait sauter pour l'atteindre mais c'est jouable. J'ai fait pire ! Je pourrais l'emprunter et ne jamais revenir.

Au soleil, j'attends. Au fil des années, j'ai appris à attendre que le temps s'écoule sans penser à rien. Je suis devenue une experte à oublier le passé et à ne rien espérer de l'avenir. C'est encore plus vrai depuis la mort d'Audrey.

Le bruit d'une clé que l'on insère dans la serrure attire mon attention. Grincement suivi d'un claquement. Sam. Un cri. Elle a vu mon sac.

— Maman ! j'entends avant de voir Sam apparaître dans le séjour. Maman ! C'est bien toi ?

Elle s'est arrêtée dans l'encadrement de porte. Son visage reflète toutes ses émotions, incrédulité, soulagement, colère. Je me lève pour aller vers elle. Sa lèvre inférieure tremble, ses yeux s'humidifient. Les larmes coulent déjà sur ses joues lorsque ma main se pose sur son épaule. Sam se jette dans mes bras que je referme sur son dos. La culpabilité coule dans mes veines.

— Je te croyais...morte, réussit-elle à articuler entre deux sanglots. Tu n'as... nouvelles... questionné tous...personne...

Je la garde serrée contre moi tout en ravalant mes larmes. Pleurer, c'est être faible. Etre faible, c'est mourir. Je ne pleurerai pas. Même pour la mort d'Audrey, je n'ai pas pleuré. Je ne vais pas commencer maintenant malgré la boule dans ma gorge qui manque m'étouffer.

— Pourquoi ? hurle soudain Sam en se détachant violemment de moi. Tu m'avais promis, juré que tu ne partirais pas plus que deux ou trois jours à la fois. Six mois, Alex ! Pourquoi ?

Sam a reculé de plusieurs pas. Le regard qui me fixe est incendiaire. Je lutte pour stopper le tremblement de mes mains. Que lui dire ? Comment expliquer à une jeune femme de 17 ans que je ne pouvais pas rentrer ? Comment lui expliquer que pour la première fois de ma vie, j'avais enfin une véritable amie ? Que cette amie était morte dans mes bras d'une overdose et que malgré mes études non achevées de médecine, je n'avais pas pu la sauver ? Que j'étais arrivée trop tard. Comment lui

faire comprendre mon besoin de fuir tous les lieux que nous avons fréquentés ensemble ? De me fuir moi-même.

— Je suis désolée, je murmure incapable comme d’habitude d’exprimer la douleur tapie au fond de mon cœur.

Coupable, j’évite son regard. Encore une fois, j’ai trahi ma fille. La seule personne qui en définitive compte réellement pour moi.

— Tu es désolée ? Et moi, tu ne crois pas que je suis désolée ? Désolée d’avoir dû arrêter les cours pour travailler et manger, désolée d’avoir dû mentir à mes profs, mes amis, les voisins, désolée d’avoir fait des faux pour cacher ton absence pour que les services sociaux ne s’en mêlent pas...

— Tu as arrêté l’école ?

— Juste limité mes cours à l’essentiel pour pouvoir prétendre passer l’examen. Tu m’avais promis de me soutenir financièrement jusqu’à ce que j’obtienne une bourse pour l’université. Elle est où ta promesse ?

Sam tremble de colère. Je baisse la tête incapable de soutenir son regard de reproche. Quand je relève les yeux, la question que je me pose depuis six mois franchit mes lèvres :

— Préférerais-tu que je te laisse tranquille ? Je peux disparaître définitivement de ta vie. Je vais trouver un travail, je t’enverrai de l’argent chaque mois. Comme ça, tu n’auras plus à t’inquiéter, tu pourras vivre ta vie sans avoir une mère ratée et tu n’auras pas à avoir honte de moi devant tes amis.

Même si ces mots sont durs à prononcer, ma voix reflète le calme. Sam est tout pour moi. Tout ce que j’ai fait, je l’ai fait pour elle depuis le jour où elle est née...même si je n’ai pas fait grand chose de vraiment bien.

Ma fille me regarde sans réagir. Mes paroles l’ont surprise. Si elle prononce le ‘oui’ qui va me faire si mal, je sortirai de sa vie à jamais. Dans un geste brusque, son poing va frapper le dessus de la table qui bouge dangereusement. Le bruit sourd résonne à mes oreilles.

— Tu sais ce que je veux vraiment, Alex ? Je veux que tu trouves un travail, je veux que tu sois là le soir quand je rentre, je veux que tu arrêtes de traîner avec des gens dangereux... Une chose est certaine, c’est que je ne veux pas que tu partes. Tu m’as comprise ?

Nouveau coup sur la table pour ponctuer ses propos. Elle est furieuse de ma proposition et, malgré moi, je me sens soulagée.

— Tu es ma mère et je t’aime, merde ! Quand vas-tu comprendre ça ?

Sam pleure. Mon cœur saigne. Je devrais la prendre dans mes bras mais n’en fait rien sinon je serai incapable de contenir mes propres larmes.

— Je suis désolée...

— Tu l’as déjà dit, hurle Sam.

Nous restons à nous regarder plantées debout au milieu de la pièce séparée par un bon mètre. Les larmes de Sam se calment. De sa manche, elle essuie son visage. Je ne sais pas quoi dire, le déballage de sentiments n’a jamais été mon fort. Je me recule vers la fenêtre pour m’asseoir sur le rebord, dos calé contre le montant, une jambe pliée le long de mon torse. Les minutes s’écoulent en silence, ponctuées par les renflements de ma fille. Je n’ose pas la regarder.

— Pourquoi ne pas m’avoir parlé d’Audrey ? demande Sam un peu plus calme maintenant.

Prenant mon courage à deux mains, je me tourne vers elle. La compassion que je lis dans ses yeux me fait mal. Je serre les poings pour ne pas laisser voir mon désarroi. Comment est-elle au courant pour Audrey ?

— Je n’ai pas osé..., j’avoue tout en baissant les yeux.

— Tu n’as pas osé me dire que tu aimais une autre femme, c’est ça ? Parce que tu l’aimais, j’en suis certaine...sinon tu ne serais pas partie lorsqu’elle est morte, pas si longtemps.

Que lui répondre ? Qu’au fond de moi, je hurle encore six mois après sa mort ? Est-ce vraiment ça, aimer ?

— Je ne sais pas si je l’aimais, elle était mon amie... J’avais confiance en elle.

Mais elle, elle n’a pas eu confiance en moi, du moins, pas assez pour me confier sa détresse, pas assez pour rester. Sam soupire, exaspérée. Elle s’installe en face de moi sur le rebord de la fenêtre. Sa main serre un instant mon avant bras.

— Tu crois que je ne sais pas que tu as couché avec Sandra pendant huit ans ?

Mes yeux qui regardaient dehors à travers le carreau sale vont se fixer sur son visage.

— Pas huit ans, sept...et ce n'était pas la même chose. Les circonstances... Sandra était ma meilleure amie à l'époque même si je n'ai plus de nouvelles depuis longtemps. Audrey, c'était différent...

Je laisse échapper un profond soupir. De prononcer son prénom augmente les contractions de mon estomac. Combien de temps encore avant de ne plus souffrir de son départ ?

— ...Audrey, je reprends avec peine, était quelqu'un de bien ; elle me faisait rire. Sam...avant elle, je n'avais jamais été aussi à l'aise avec quelqu'un...et elle est morte dans mes bras... Je n'ai rien pu faire...rien. Elle s'est donnée la mort sachant que je devais la retrouver ce soir là. Son timing a été parfait...

Ma voix se brise. Je détourne mon visage pour que ma fille ne voit pas les larmes qui se forment dans mes yeux et que je tente désespérément de bloquer. Je serre les dents, je ne pleurerai pas ! Je serre les poings, je ne pleurerai pas ! La question qui me hante depuis six mois revient en force. Pourquoi a-t-elle choisi de mourir dans mes bras ? Pourquoi m'infliger cette peine supplémentaire ? La trouver morte aurait déjà été suffisamment insupportable sans rajouter à la douleur de la voir partir.

— As-tu pleuré pour elle ? demande ma fille dans un souffle.

Je secoue la tête incapable de former un seul mot. La boule dans ma gorge menace une fois de plus de m'étouffer, je tente vainement de l'avaler lorsque je sens deux bras m'attirer contre eux. Non, je voudrais crier. Je n'ai pas besoin de réconfort, pas besoin de pitié. Au moment où je vais me dégager de son étreinte, Sam, debout contre moi, pose son menton sur ma tête.

— Maman, murmure-t-elle, je te connais...je sais qu'en dedans tu souffres... Laisse-moi t'aider, j'en ai besoin...c'est la seule chose que je peux faire pour toi... Tu sais qu'avec moi tu n'as pas besoin d'être forte, dure et sans pitié, que je ne te trahirai pas... s'il te plaît...

La douleur dans la voix de ma fille fait sauter mes dernières barrières. Cette douleur, j'en suis responsable par mes actes, mon attitude. J'aurais tellement voulu d'une autre vie pour elle, une vie plus facile. Je tourne la tête pour me blottir au creux de son épaule. Malgré mes poings serrés à trembler, mes larmes coulent. Je voudrais les laisser aller librement mais j'ai oublié depuis longtemps comment faire.

Les minutes passent, ma fille me tient toujours serrée contre elle. Ce n'est pas son rôle de réconforter sa mère. Ne puis-je pas pour une fois être une mère digne de ce nom ? Je relâche mes bras pour commencer à me reculer.

— Ça va aller, Sam, ne t'en fais pas... Je...

J'allais dire « je te promets » mais comment pourrais-je lui promettre quelque chose maintenant qu'elle sait que je ne suis pas capable de tenir mes promesses.

— ...et si nous allions manger un morceau. Une pizza, ça te dit ?

Du revers de la main, j'efface mes larmes. Sam me tend un mouchoir en papier pour que je puisse me moucher. Elle s'est assise en face de moi sur le rebord de la fenêtre.

— Si c'est toi qui payes...

J'acquiesce. Elle esquisse un sourire. Sans rien ajouter, nous sortons de l'appartement, empruntons le couloir sombre aux murs décrépis pour nous retrouver dans une rue tout aussi décrépie. Ce quartier est vraiment minable. Heureusement que je m'y suis taillée une réputation de dure à cuire dès le début et qu'il n'y en a pas un qui oserait lever la main sur Sam ou moi par peur de me mettre en rogne.

— Personne ne t'a embêtée durant mon absence ?

Nous prenons à gauche dans une rue plus grande, plus animée. Sam m'entraîne « Chez Tony » la seule pizza potable du quartier.

— Non...mais je me suis faite le plus invisible possible.

La fraction de seconde d'hésitation après le 'non' me met en alerte. A creuser, mais pas maintenant. Nous entrons dans la pizzeria. Peu de client à cette heure-ci, nous n'en serons que plus tranquilles. Tony relève la tête de son journal. La reconnaissance met plusieurs secondes avant de toucher son cerveau. Immédiatement, il quitte son comptoir pour se diriger vers nous un grand sourire sur le visage.

— Alex ! Quelle surprise ! Je me demandais ce que tu devenais. Sam t'a...

Tony s'interrompt devant Sam qui secoue la tête. Elle ne veut pas qu'il parle de ce qui s'est passé en six mois. Je laisse couler, il sera toujours temps que je revienne seule pour avoir plus de détails. Tony me doit un service depuis que je l'ai débarrassé des raquetteurs qui lui pourrissaient la vie. Mes pizzas et celles de Sam sont gratuites maintenant.

— Comment vont les affaires, Tony ?

— Je ne me plains pas. Avec l'ouverture du centre multisports au coin de la rue, j'ai récupéré pas mal de clients. J'ai même dû embaucher pour le service du soir, pas vrai Sam ? La petite est vraiment adorée des clients.

Sam travaille pour Tony ? Elle m'a dit qu'elle travaillait, quoi d'étonnant qu'elle se soit adressée aux personnes qui me devaient un service ! Intelligente...comme d'habitude.

— Je ne suis pas petite ! se défend Sam. Si tu continues à m'appeler ainsi, je verserai malencontreusement du café sur les pantalons des clients !

Tony sourit de plus belle. Il passe son bras autour des épaules de Sam tout en me regardant droit dans les yeux.

— Elle a du caractère, pas vrai ? On se demande de qui elle tient ?

Pas vexée par ses taquineries, je souris rapidement avant de faire un petit signe de tête en guise d'agrément. Sam adore Tony et c'est réciproque. Lorsque nous avons emménagé dans le quartier trois ans plus tôt, c'est le premier restaurant que nous nous sommes payés et dès la première rencontre, ils ont tous les deux bien accrochés. Si au début, j'étais un peu suspicieuse des intentions de Tony – Sam n'avait que 14 ans et lui 35 -, après une petite conversation en tête-à-tête avec lui, j'ai été vite rassurée. Tony m'a raconté qu'il avait une fille du même âge que Sam qu'il ne voyait jamais car son ex-femme habitait New York et avait tellement dénigré son père que sa fille refusait de le voir. Quand à Sam, Tony représentait la figure paternelle qu'elle n'avait jamais eu. S'ils pouvaient tous les deux puiser un peu de bonheur, qui étais-je pour le leur refuser ?

— Viens, Alex, allons nous installer près de la fenêtre.

— Comme d'habitude ? questionne Tony.

— On partage une végétarienne et une champignon – jambon ? propose Sam.

J'acquiesce. Ce que je mange m'importe peu pourvu que ce soit nourrissant.

— C'est parti ! Et une forestière et une minceur pour les plus belles filles du quartier, crie Tony en s'éloignant vers son comptoir.

De la chaise que j'occupe, face à la porte, je note les changements de décor, tableaux différents, nappes vertes au lieu de rouge, murs repeints...

— Il a bien restauré. Le travail te plaît ?

— Ça va, fatigant, mais les pourboires sont corrects...surtout le soir et puis ce n'est pas loin de l'appart... Alex, je veux aller à l'Université de Californie à San Francisco pour faire médecine. J'ai constitué un dossier et à priori, ma candidature les intéresse, j'attends juste la réponse pour une bourse complète...

Ma fille me regarde droit dans les yeux. La détermination que je lis dans ses yeux bleus si semblables aux miens me fait comprendre que cette décision est irrévocable. Je hoche la tête.

— ... Viendras-tu avec moi...là-bas ?

— Travailler ici ou ailleurs... Sam... même si tu n'obtiens qu'une bourse partielle, je me débrouillerai mais tu iras à l'université... Je...je te l'ai promis.

— Si je n'obtiens qu'une bourse partielle, JE me débrouillerai... Je ne veux pas que tu fasses quelque chose d'illégal pour avoir de l'argent... et ne me dit pas que soigner les gens sans diplôme n'est pas illégal !

Je souris tristement. Elle me connaît trop et devance mes arguments avant même que je ne puisse les exposer. Au fond de moi, je sais qu'elle a raison, si j'avais effectué mon dernier stage, j'aurais un diplôme d'urgentiste complet en poche mais ce responsable de service était un tel salaud... Peut-être à San Francisco, j'essayerai de terminer... Et puis quoi ? Travailler en hôpital ? Nah, pas pour moi !

— Tu sais que j'ai presque un diplôme de médecin urgentiste, tu chipotes juste sur les mots. Je pourrais faire des remplacements en hôpital. C'est bien payé et laisse du temps libre.

— Jusqu'à ce que tu t'accroches avec le chef de service...

— Je pourrais travailler dans une société d'informatique. Cela marcherait si je pouvais travailler depuis chez nous...

— Avec quel ordinateur ?

Nous revoilà au problème de l'argent. Si seulement j'arrivais à garder un travail plus de trois mois et encore trois mois, c'est une éternité pour moi ! Avec mon Master en informatique, je trouve du travail facilement... que je reperds encore plus facilement. Si seulement mes chefs me laissaient en paix mais ou je ne m'entends pas avec eux ou ils ne s'entendent pas avec moi.

— Je devrais arriver à en trouver un d'occasion...

— Volé par une de tes relations plutôt...

— Et voilà les pizzas ! nous interrompt Tony en déposant nos plats devant nous. Bon appétit !

— Merci, Tony, répond Sam avec un sourire.

Merci, Tony, pour ta diversion bienvenue. Sam a le don de soulever les points délicats et embarrassants. Est-ce que c'est de ma faute si mes relations ont toujours des bonnes affaires à proposer à condition de ne pas être trop regardant sur la provenance ? J'attaque ma pizza de bon appétit.

— N'oublie pas que nous faisons moitié - moitié.

— Ok.

Les pizzas de Tony sont juste succulentes. La pâte est fine mais pas trop, le fromage est bien réparti, la proportion des ingrédients, idéale. Je me délecte en silence laissant Sam me parler de l'école et de ses projets d'étude.

— As-tu un petit ami ? je lui demande soudain.

Elle m'en parle rarement mais ça ne veut pas dire qu'il y a personne.

— Tu sais comment c'est, Alex, ça va, ça vient... rien de sérieux.

Sam commence une argumentation comparée entre les caractéristiques de l'homme parfait et celles des hommes qu'elle rencontre. Il est certain que si elle leurs déballe sa conception de la vie en couple, ils doivent fuir à toute vitesse. Je souris tout en plaçant des 'oui' de temps en temps. Sam a tout pour elle mais son intelligence et ses certitudes doivent faire peur au sexe masculin. J'espère qu'elle rencontrera un gars bien un de ces jours...

— Tu as reçu une lettre d'un cabinet d'avocats. Il faut que tu les appelles.

Ai-je raté une partie de la conversation ? Un cabinet d'avocats ?

— Pardon ?

— Alex, tu n'écoutes pas ! Je disais qu'il y a 4 mois, tu as reçu une lettre d'un cabinet d'avocats de San Francisco, Donalson & Weber, je crois. J'ai appelé pour savoir de quoi il retournait mais ils m'ont dit que tu devais les contacter personnellement pour une histoire d'héritage. Sais-tu de quoi il s'agit ?

J'ouvre de grands yeux étonnés tout en secouant la tête. Un héritage ? De qui ? Certainement pas de ma famille qui m'a rayée de sa vie depuis longtemps.

— Une erreur certainement...

— Ce n'avait pas l'air d'être une erreur quand j'ai parlé avec eux. Il faut que tu les rappelles, si jamais il y a de l'argent à la clé...

Pas la peine de me faire un dessin, Sam. Même pour 100\$, cela vaudrait la peine que je passe un coup de fil à quelques dollars.

— Je les appellerai demain, d'accord ? Aujourd'hui, la journée est à nous, enfin, si tu es libre.

— D'accord.

Sam est visiblement soulagée. J'aimerais tellement que ma fille ne soit pas là à compter le moindre dollar ! Je dois absolument faire l'effort de conserver mon prochain travail. Il nous faut de l'argent, Sam ne peut pas démarrer son année universitaire avec des vêtements élimés et puis, nous loger à Frisco va coûter très cher. Je verrai bien ce que ces avocats me veulent, s'il y a du fric, pas question de le laisser filer. Si ces avocats verveux veulent m'entuber, ils se casseront les dents.

— J'ai cherché le numéro de téléphone de ma grand-mère pendant ton absence. J'ai décidé de l'appeler et d'aller la voir cet été.

Je laisse échapper ma fourchette de surprise. Mes yeux rivés dans ceux de Sam, je serre les dents.

— Pas question ! Je t'ai interdit de contacter mes parents. Je ne veux pas que nous ayons à faire avec eux, c'est clair ?

Je me sens glacée. Tout le sang s'est retiré de mon visage. Lorsque l'adrénaline monte sous le choc des mots, je commence à transpirer. Nous nous affrontons du regard.

— Tu n'étais pas là, Alex ! J'ai le droit de connaître ma famille.

— Hors de question ! Point final !

Sam, contrariée, baisse le nez dans son reste de pizza. Elle sait que je ne céderai pas quelque soit son argumentation. Si un sujet est tabou, c'est bien celui-là. Sous la table, je serre mon poing à faire trembler mon avant-bras avant de me forcer à respirer puis à relâcher la tension qui vient de m'envahir. Nous sommes déjà passé par-là cinq ans auparavant et j'avais réussi à convaincre de justesse Sam que c'était une mauvaise idée. Je ne pensais pas que l'idée la taraudait encore.

Onze heures du soir, Sam va me tuer. Je lui avais promis de ne plus m'absenter plusieurs nuits d'affilées et je viens de passer deux nuits dehors, presque trois. Comment vais-je lui expliquer ? Lui

mentir en parlant de personne gravement blessée et ne pouvant pas aller à l'hôpital ? Ça ne marchera pas, la probabilité que cela arrive est trop faible et elle est trop intelligente. Je monte les escaliers quatre à quatre d'un pas léger. A cette heure-ci, peu de risque de faire une mauvaise rencontre et puis, peu de gens oserait m'affronter. Tout le monde sait qui je suis dans le quartier et pas un ne courrait le risque de se retrouver au bout de mon scalpel après avoir tenté de m'agresser.

J'ouvre la porte le plus silencieusement possible malgré le grincement habituel. Je stoppe et écoute, pas de bruit en provenance de la chambre. Sam doit déjà dormir profondément. Sans allumer la lumière, je m'avance vers la porte de la chambre. J'aime la regarder dormir, cela m'apaise. Sa présence a quelque chose de rassurant, elle stabilise mon univers en constante mutation.

Doucement je tourne la poignée puis entrouvre la porte afin de pouvoir passer une tête. Lorsque mon regard se pose sur le lit, mon cœur rate un battement puis s'emballe. Vide ! Où est Sam ? Frénétiquement je cherche à tâtons l'interrupteur. La faible lumière jaune qui jaillit de la misérable ampoule ne me calme pas. Je retourne dans le séjour et allume les deux lampes pour constater que Sam n'est pas là non plus. La salle de bain ? Je me précipite pour vérifier. Vide aussi ? Sam, où est-tu ? Il a dû lui arriver quelque chose. A l'école ? Pas à onze heures du soir ! Dans la rue ? La panique qui s'empare de moi menace de me faire hurler. Il y a longtemps que je n'ai pas éprouvé une terreur pareille. Calme-toi, Alex, plus tu vas paniquer, moins tu pourras réfléchir !

Tout en essayant de respirer calmement, je m'assois sur le bord du lit. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que j'aperçois des papiers par terre dans un angle et que je reconnais la chemise cartonnée dans laquelle je range tous les papiers importants. Malgré mon interdiction, Sam a fouillé. Sa vengeance à mon absence. Je serre les dents avant d'aller m'agenouiller pour les rassembler. Je reconnais le certificat de naissance de Sam, les papiers de la banque, mon certificat de naissance...sur le dessus de la pile ? Je me fige. Un frisson de sueur froide parcourt mon échine. L'adresse de mes géniteurs est sur ce certificat, du moins l'adresse à l'époque de ma naissance et qui, lorsque je me suis enfuie, était toujours la même. Non, elle n'aura pas décidé d'aller là-bas... Une voix intérieure murmure que c'est certainement ce qu'elle a fait. Tu as délibérément évité ses questions sur ta famille depuis plusieurs mois et Sam possède une personnalité suffisamment aventureuse pour avoir décidé de se rendre à cette adresse à Denver.

Immédiatement, je bondis sur mes pieds pour vérifier la boîte où je laisse de l'argent liquide pour les besoins de Sam. Vide ! Je ferme les yeux sous le choc. Elle est partie là-bas. Quand ? Hier, certainement, après ma deuxième nuit dehors. Comment ? En bus...

Lorsque je descends les escaliers quatre à quatre, ce n'est plus d'un pas léger. Je cours plus que je ne marche dans le couloir pour sortir comme une fusée et enfourcher ma moto. Jamais ma vieille Harley n'ira jusqu'à Denver. Il le faudra bien pourtant, pas le choix. D'un coup sec de talon, je démarre le moteur et jaillis de la ruelle gaz à fond manquant foncer dans une poubelle. Cool, Alex sinon tu n'arriveras pas à Denver intacte. Je dois arriver avant que... Concentre-toi sur la route pas sur ce qui pourrait arriver si Sam entre en contact avec tes...

Un coup d'œil vers le compteur m'apprend que la jauge d'essence est presque à zéro. Je jure entre mes dents avant de m'engager sur la première station service et de faire le plein.

Sans tenir compte de la limitation de vitesse, je fonce vers le nord. Si ma bécane pourrie tient, je devrai arriver à Denver au petit matin. Pourvu que j'arrive à temps ! Je fais taire la voix qui m'explique que si elle a pris un bus hier matin, elle est déjà arrivée.

Le jour se lève à peine lorsque grelottante de froid, je m'engage dans le quartier qui m'a vu grandir. Les souvenirs remontent à ma mémoire, l'église où nous allions tous les dimanches pour l'office, le petit supermarché qui vendait des caramels mous, le parc à jeux... Instinctivement, je retrouve le chemin de ce qui a été ma maison durant les douze premières années de ma vie, la maison où j'ai été heureuse pendant dix ans avant... Arrête ça, Alex !

Rien ne bouge dans ce quartier résidentiel lorsque je passe devant la maison pour stopper un peu plus loin contre le trottoir. Avant de descendre, je vérifie attentivement le voisinage. Toujours personne. Je me souviens de la maison jaune qui fait l'angle, la vieille femme nous donnait souvent des bonbons lorsque nous allions la voir avec mes sœurs le dimanche après-midi pour jouer avec son chien. Elle doit être morte maintenant, quoique, peut-être n'était-elle pas si âgée que cela...

J'enlève mon casque que je pose sur le siège de la moto. Mes pas me dirigent vers la maison blanche avec son jardin fleuri malgré la saison. Ma mère passait tout son temps libre dans le jardin lorsque nous étions à l'école. Un coup d'œil à la boîte aux lettres pour vérifier le nom provoque une remontée de bile de mon estomac vide. « Morsen », ils habitent toujours ici.

Maintenant que tu es là, que vas-tu faire ? Sonner et demander si ta fille est ici ? Je secoue négativement la tête. Non, me retrouver face à eux...impossible, j'aurais trop envie de les massacrer !
Respire, Alex.

Une forme allongée sous les buissons en lisière du jardin attire mon attention. Mon cœur se met à battre plus rapidement, j'accélère le pas. Arrivée à quelques mètres, je pousse un soupir de soulagement. Sam ! Elle dort en boule pour lutter contre le froid. Je m'accroupis, pose ma main sur son épaule et la secoue gentiment. Je suis tellement soulagée de l'avoir trouvée que ma colère contre elle disparaît totalement. Je sais que plus tard elle reviendra et que Sam et moi auront une discussion pénible mais pour l'instant, je savoure le réveil de ma fille, les deux yeux bleus qui rencontrent les miens, ses mèches sombres emmêlées de brindilles.

— Alex ?

— Lève-toi, filons d'ici.

Sam se relève mais ne semble pas vouloir me suivre. Je reviens en arrière pour l'attraper par le bras et la diriger, malgré ses contestations, vers la moto.

— *Je veux rencontrer mes grand-parents, dit-elle butée. Tu refuses de parler d'eux, tu n'as même pas voulu me dire si tu avais des frères ou des sœurs. Si ça se trouve, j'ai plusieurs cousins de mon âge. J'en ai marre d'être toute seule, tu ne tiens même pas tes promesses !*

Au milieu de la rue, je m'arrête pour lui faire face.

— *Sam, tu arrêtes ça immédiatement, je gronde sèchement. Tu vas finir par attirer l'attention de quelqu'un. Je veux que tu montes sur cette moto et tu vas y monter.*

J'ai terminé en haussant le ton et en la poussant fermement vers la moto.

— *Non ! hurle Sam. J'en ai marre de toi, fiche-moi la paix ! Je sais que je ne suis qu'un poids mort pour toi, que si je n'étais pas là, cela t'arrangerait bien alors pourquoi ne pas me laisser aller voir ma famille, j'y serais peut-être la bienvenue...*

La gifle qui résonne sur la joue de Sam nous fige toutes les deux. Jusqu'à aujourd'hui, je n'avais jamais porté la main sur elle. L'incompréhension que je lis dans ses yeux brise mon cœur.

— *Je suis désolée, je ne voulais pas... Pardonne-moi, Sam. J'ai eu si peur... pour toi... Je...*

Les mots ne viennent plus, la seule chose que je peux faire est d'attirer Sam dans mes bras. Sa résistance du début cède rapidement devant la sincérité de ma détresse. Un bras passé sur ses épaules, je l'entraîne vers la moto sans que Sam n'oppose de résistance cette fois-ci.

— *Monte ! Nous devons causer toi et moi mais je pense que d'abord un petit déjeuner dans un endroit chaud s'impose. Tu es gelée et moi aussi.*

Sam hoche la tête tout en essuyant les larmes de ses joues. Je lui tends mon casque.

Atablées face à face devant un petit déjeuner reconstituant, je regarde Sam boire son chocolat pendant que je sirote ma deuxième tasse de café. Les rayons du soleil qui nous inondent à travers la baie vitrée, me réchauffe suffisamment pour que j'enlève enfin mon blouson.

— *Pourquoi tu ne veux pas que je les vois, Maman ?*

L'innocente que je lis sur le visage de Sam me rappelle que bien que très mûre pour son âge, elle n'a que douze ans. Il est des sujets que je ne peux pas aborder avec elle, pas encore. Il faut que j'arrive à la convaincre de ne plus revenir ici mais sans lui mentir directement. Pour cela, je dois rester le plus proche de la vérité.

— *J'ai deux sœurs, Sam. Cassandra a quatre ans de plus que moi et Mélinda en a deux. Je...J'ai toujours été la plus indisciplinée, la plus aventureuse, la plus intelligente aussi de nous trois. Toutes les bêtises pour lesquelles nous avons été punies ensemble étaient de ma faute. J'ai toujours eu du mal à obéir, tu vois, ça ne date pas d'hier...*

Pour mon plus grand plaisir, un sourire passe sur les lèvres de Sam.

— *...Un jour, certainement une fois de trop, j'ai refusé d'obéir et mon...père m'a envoyée en maison de correction pour ça. J'avais douze ans, ton âge. Ma mère ne l'en a pas empêché. A quatorze ans, je me suis enfuie de cette maison de correction et j'ai débarqué à Los Angeles où j'ai rencontré ton père et, où ensemble, nous avons fait toutes les bêtises possibles... Je les hais, Sam,...pour m'avoir placée dans l'antichambre de l'enfer. Même s'ils vont à la messe tous les dimanches, ils sont mauvais... Je ne veux pas qu'ils te fassent du mal... Je ne suis pas la meilleure des mères mais tout ce que j'ai fait dans ma vie, je l'ai fait pour toi, même si certaines de ces actions étaient répréhensibles aux yeux de la loi ou de la morale.*

Ma voix tremble lorsque je prononce ces mots. J'ai plus parlé avec mon cœur qu'avec la raison et je dois lutter pour que la boule que j'ai dans la gorge ne se transforme pas en larmes. Je me suis jurée, voici plusieurs années, de ne plus jamais pleurer mais Sam est la seule personne qui me rend vulnérable.

— Tu n'as jamais cherché à savoir ce qu'étaient devenu tes sœurs ? Elles n'avaient rien à voir là-dedans...

Je secoue négativement la tête.

— Le jour où je me suis enfuie de la maison de correction, j'ai tiré un trait sur le passé, sur les jours heureux que j'avais pu avoir... Promets-moi de ne plus jamais t'enfuir pour venir ici, Sam.

Ma fille hésite, je comprends sa curiosité envers une famille qu'elle ne connaît pas. Lentement, elle hoche la tête. Un sourire de soulagement étire mes lèvres. Le relâchement soudain de la tension de ces dix dernières heures m'enivre presque.

— Alors, nous allons rentrer à la maison... si ma bécane réussit à nous ramener.

Dans l'après-midi, alors que Sam est occupée dans la librairie en face de chez Tony, je traverse la rue puis entre dans la pizzeria. A cette heure-ci, je suis tranquille, il n'aura pas de client ou très peu. A l'expression de mon visage, Tony sait pourquoi je suis là. Il soupire, ses épaules s'affaissent. Résigné, il quitte son comptoir puis s'approche de moi. Sans un mot, nous nous asseyons à la petite table du fond. Sans la présence de Sam pour concentrer toute mon attention, je me laisse aller à regarder les peintures qui n'ont pas changées...quoique ? Une gravure représentant un gondolier à Venise a été rajoutée ; les autres croûtes un peu décolorées sont toujours là.

— Je t'écoute.

Une nouvelle fois Tony soupire, ses yeux n'osent pas rencontrer les miens, ses doigts jouent nerveusement avec une serviette en papier de la même couleur que la nappe.

— Il n'y a pas eu de problème, Alex, je me suis occupé de la petite pendant ton absence. Comme tu le sais, je lui ai même donné du travail...

Tony est trop nerveux, son bavardage trop forcé, pour qu'il n'y ai rien du tout. Que me cachent-ils tous les deux et pourquoi ?

— Arrête de tourner autour du pot, Tony. Me prends-tu pour une imbécile ? Nous nous connaissons depuis suffisamment de temps pour que tu saches que je ne bougerai pas mes fesses de ton restaurant tant que tu ne seras pas passé à table. Ne me fais pas perdre patience !

La mise en garde est clairement perceptible dans mes mots. Il ferme les yeux puis, après une longue seconde, les rouvre et cette fois-ci plonge son regard noir dans le mien.

— La bande à Vador l'a bien un peu embêtée dès qu'ils ont su que tu n'étais plus là mais elle les a remis à leur place et j'ai dit à Vador que s'il ennuyait Sam, lorsque tu rentrerais, il pourrait avoir quelques problèmes. Je n'ai pas paru l'impressionner beaucoup mais il a fini par cesser de la tracasser. J'ai appris plus tard que plusieurs personnes lui avaient confirmé la même chose. Tout le monde adore Sam dans le quartier, Alex, les habitants n'auraient pas laissé Vador lui faire du mal.

Les paroles de Tony pénètrent comme un poignard dans mon cœur, la culpabilité m'assaille une fois de plus. Je dois apprendre à ne pas fuir devant la douleur. Sam ne mérite pas cela, elle mérite tellement mieux que moi. Je prends une profonde inspiration avant de me lever. Tony resté silencieux me regarde.

— Merci, Tony.

— Que vas-tu faire ?

Je commence à marcher vers la porte. Mon cerveau envisage les différentes possibilités qui s'offrent à lui mais les rejettent l'une après l'autre. La main sur le poignée, je me retourne vers lui.

— Je ne sais pas encore, Tony. A bientôt.

En avance pour mon rendez-vous avec Sam, je me contente de faire lentement le tour du pâté de maison histoire de bien faire savoir que je suis revenue. Quelques hochements de tête acquiescent mon retour, un ou deux clochards que j'ai soignés par le passé me tiennent la grappe plusieurs minutes. Lentement, je me dirige vers notre lieu de rendez-vous.

De l'autre côté du trottoir, Sam me fait signe de la rejoindre à l'angle de la rue. Ses mains sont vides, elle n'a rien acheté. Je sais qu'elle en meurt d'envie, que beaucoup de livres l'intéressent mais, elle comme moi, sommes obligées d'attendre et d'espérer que la bibliothèque municipale fera les acquisitions que nous désirons. Je crois que c'est l'endroit où nous passons le plus de temps. Sam y fait ses devoirs et j'aime la tranquillité du lieu pour lire. L'appartement est beaucoup moins

confortable, il est aussi plus bruyant. De plus, beaucoup de revues sont à consulter sur place uniquement.

Un grand sourire éclaire le visage de Sam lorsque je la rejoins.

— Je t'offre un café au Starbuck Coffee, ça te dit ?

Je vais refuser en lui disant que c'est beaucoup d'argent dépensé et que cela coûterait moins cher d'acheter un pot de Nescafé mais je n'ai pas le cœur à gâcher sa joie. Si elle me le propose, c'est qu'elle a fait ses calculs. Il va falloir que je trouve rapidement un job.

— D'accord...si tu m'invites, je ne peux pas refuser.

Chapitre deux

Après une bonne nuit de sommeil, je me sens en meilleure forme. Alors que Sam, encore ensommeillée, met de l'eau à chauffer pour le café, je m'extrahis du sac de couchage dans lequel j'ai dormi au pied du canapé. Il fait encore nuit mais l'immeuble donne déjà des signes d'activités ; en réalité, il n'y a jamais de calme absolu. Trop de monde, pas assez d'isolation phonique, trop de pauvreté.

L'odeur du café chatouille agréablement mes narines. Je souris à Sam qui, appuyée contre l'évier, sa tasse à la main, me regarde replier le sac de couchage et le ranger dans sa housse plastique. Lorsque j'ai terminé, je m'approche de la tasse fumante qui m'attend sur le bord de l'évier. Une fois la tasse dans la main, j'appuie l'épaule gauche contre la porte du réfrigérateur pour mieux admirer ma fille dans son vieux tee-shirt tout détendu. Elle est très belle avec ses longs cheveux bruns et ses yeux bleus limpides comme un ciel d'été.

— Un cours matinal ? je questionne, étonnée de la voir déjà levée.

Sam secoue la tête avant de répondre du bout des lèvres.

— La boulangerie...je fais l'ouverture à 6h30. J'irai en cours après.

Mes yeux plonge dans mon café pendant que j'encaisse ses mots. Elle ne devrait pas avoir à se lever si tôt, à sauter des cours, à devoir subvenir à ses besoins... D'une gorgée de café, je tente d'avaler la boule de culpabilité coincée dans ma gorge.

— Je vais chercher du travail...n'importe quoi...je te le promets...

Les paroles meurent sur mes lèvres sous le regard sceptique de Sam.

— Appelle plutôt les avocats pour cette histoire d'héritage, Alex.

— Je le ferai dès que l'heure sera raisonnable, ce genre de firme ne doit pas commencer trop tôt. Ne t'en fais pas, s'il y a du fric à prendre, je l'aurai.

Sam hoche la tête. Pour ça, elle me fait confiance, je ne manque jamais une occasion de me faire un peu d'argent, c'est juste avec le travail que j'ai un problème ou plutôt les personnes avec ou pour qui je travaille. Le travail, lui, ne me fait pas peur, si seulement...

La vue de Sam qui rince sa tasse me tire de mes pensées. Elle se dirige vers la chambre pour se préparer. Lorsqu'elle ressort cinq minutes plus tard, je n'ai pas bougé de ma position contre le réfrigérateur. Sam s'approche, dépose un baiser sur ma joue.

— Je te laisse le ménage, histoire que tu retrouves les bonnes habitudes.

Son ton moqueur et ses yeux pétillants de malice font monter un léger sourire sur mon visage.

— Pas de problème, tu sais combien je m'éclate avec l'aspirateur...

Sam, toujours un sourire aux lèvres, s'éloigne vers la porte. Elle retient ses mots ? Qu'est-ce... ?

— L'aspirateur a rendu l'âme mais le balai tient la forme...

Sur ces mots ironiques, elle quitte l'appartement. Fantastique ! Le balai ! J'adore surtout avec une moquette pourrie. Je rince ma tasse puis regarde lentement autour de moi. L'appartement n'est pas vraiment sale, le ménage attendra ce soir...ou demain. Ce matin, j'ai à faire, quelqu'un a des comptes à me rendre et je crois que je vais le tirer du lit. Vador va avoir le réveil de sa vie.

Je pose ma bière sur le dessus du téléphone puis aligne les pièces de monnaie que m'a fournies Tom sur la tablette basse avant de composer de tête le numéro qui était sur la lettre. Il est de bonne heure. Le bar est tranquille, la musique à un niveau encore acceptable pour téléphoner. Tout en composant le numéro, je repense à la tête de Vador lorsque je lui ai mis mon couteau sous la gorge. L'envie de plonger ma lame dans la chair tendre de son cou était très forte mais la promesse faite à moi-même quelques années auparavant, plus forte encore. Il s'en est tiré sans une égratignure mais je pense qu'il évitera Sam désormais.

— Cabinet Donalson & Weber à votre service. Que puis-je pour vous ?

Le décrochage à la deuxième sonnerie me surprend. Ou ils ne sont pas occupés ou leur standard téléphonique est très performant !

— Bonjour, madame, pourrais-je parler à monsieur Donalson, s'il vous plaît ?

— Bonjour madame, qui dois-je annoncer ?

— Alex...Alexandra Morsen. Il m'a envoyé un courrier...

Sans me laisser finir, elle me coupe.

— Un instant, je vous prie.

Bien sûr, elle, elle s'en fiche de savoir pourquoi je veux parler à Donalson ! J'ai à faire à des professionnels, pas à un petit cabinet de rien du tout. La petite musique classique étudiée pour calmer et faire patienter, joue sur mes nerfs. Je déteste être mise en attente. Mes pièces filent. Que veux dire ce courrier de la part d'un cabinet d'avocats de San Francisco ? Cette question tourne dans ma tête depuis que Sam m'a donné la lettre. Au fond de moi, je n'avais pas envie d'appeler pour ce qui doit être une erreur mais Sam ne m'aurait pas lâchée. Elle est curieuse et je dois avouer que, maintenant, moi aussi. Nous...

— Madame Morsen ? fait une voix d'homme très grave.

— Oui.

— Maître Donalson. Merci d'avoir appelé, madame Morsen, cela fait plusieurs mois que nous cherchons à vous joindre...

Reproches polis... Nous ? Qui ça, nous ?

— Excusez-moi, monsieur, mais je n'ai eu connaissance de votre lettre que cette semaine. C'est à quel sujet ?

Je ne vais pas me laisser marcher sur les pieds d'entrée de jeu. Garde tes reproches pour quelqu'un d'autre, gars !

— C'est un peu compliqué et je ne préfère pas en parler au téléphone. Pourriez-vous venir à San Francisco ?

— Non, impossible.

Où trouverai-je l'argent ? Tu crois que j'ai 500\$ à claquer dans un billet d'avion ?

— Un instant, s'il vous plaît...

J'entends des pages tourner, des bruits de conversation. S'il ne se dépêche pas, je vais être à cours de pièces ! Qu'est-ce qui prend si longtemps ? Qui a bien pu me coucher sur son testament ? Mes p...géniteurs seraient-ils enfin morts ?

Un homme très brun, plutôt balaise et un brin menaçant, s'approche de moi pour me faire signe qu'il veut téléphoner et que j'ai assez monopolisé le téléphone du bar. Avant même qu'il ne tende le bras pour couper ma conversation, d'un mouvement du poignet, mon cran d'arrêt est dans ma main et le couteau sous la gorge de l'homme. Le regard mauvais que je lui lance suffit à prouver que je ne bluffe pas. Lentement, les mains ouvertes devant lui, il recule vers l'intérieur du bar.

— Madame Morsen ?

— Oui.

— Je peux venir à Albuquerque vendredi prochain 15 heures si vous êtes disponible. Nous avons une succursale là-bas et je dois de toute façon m'y rendre ce mois-ci. Cet arrangement vous convient-il ?

— Oui mais êtes-vous certain qu'il n'y a pas erreur sur la personne ?

Il veut venir jusqu'ici me rencontrer ! Je n'y crois pas.

— Vous êtes bien Alexandra Carol Morsen née à Denver le 15 avril 1969 ?

— Oui.

— Alors pas d'erreur sur la personne. Auriez-vous un numéro de téléphone où je pourrais vous joindre en cas d'empêchement ?

— Non.

— Je suppose que cela n'a pas vraiment d'importance, constate la voix dégoutée. Avez-vous de quoi noter l'adresse ?

— Je vous écoute.

Donalson me donne l'adresse que je grave dans ma mémoire. Pas besoin de noter, je ne note jamais rien, ma mémoire suffit. Sur les salutations d'usage, je raccroche et ne suis pas plus avancée qu'en composant le numéro quelques minutes plus tôt ! La frustration m'envahit. Qu'est-ce que c'est que cette histoire ? La seule chose certaine est qu'il n'y a pas erreur sur la personne.

Mue par l'habitude, je rentre la lame de mon couteau puis le glisse dans l'étui que je porte à l'avant bras droit. Il est devenu une extension de moi-même au fil des années, très dissuasif pour les gens insistants. Les flics pourraient me faire des ennuis si j'étais arrêté avec mais je m'en moque, ils ont d'autres chats à fouetter. Ricanant, je repense à la petite conversation qui vient d'avoir lieu. Je ne pense pas que Donalson soit du genre à apprécier mon compagnon silencieux. J'attrape ma bière dont

la mousse a disparu. La gorgée que j'avale me fait grimacer, plus très fraîche... Pourquoi suis-je persuadée que Donalson va me prendre de haut ? J'ai cru qu'il allait faire une attaque quand j'ai refusé de lui donner mon numéro de téléphone. Il a dû croire que je n'avais pas assez confiance en lui pour le lui confier. Pas que j'ai confiance mais nous n'avons plus de téléphone. Coupé ! Comme elle ne pouvait pas payer, Sam a préféré faire fermer la ligne. Bien d'elle, ça ! Honnête de prendre la peine de demander de clôturer la ligne plutôt que d'attendre d'être en litige pour défaut de paiement... J'aurais choisi le litige, histoire d'embêter la compagnie de téléphone.

— Hé, Tom ! Sers-moi une autre bière, celle-là est tiède.

Je récupère les pièces restantes puis vais m'installer sur un tabouret haut, adossée au comptoir. Ne jamais tourner le dos à l'entrée, c'est une règle élémentaire de survie.

— Voilà, Doc.

Je jette un dollar sur le comptoir.

— C'est la maison qui régale... merci d'éviter d'effrayer les clients payants, ajoute-t-il à voix basse.

Tom fait allusion au balaise. Je pourrais argumenter sur le fait qu'il m'a cherchée mais l'envie m'en manque. La bière gratuite est la bienvenue, je récupère mon dollar.

— Tu as appelé ? est la première chose que me demande Sam en rentrant du collège.

Sans répondre, je la regarde, mon visage de joueuse de poker en place. Elle a tellement insisté pour que j'appelle que j'ai envie de la faire mariner un peu.

— Appelé qui ? je réponds innocente.

— Alex ! Tu sais bien de quoi je veux parler, du testament ! s'exclame Sam, visiblement exaspérée.

— Oh, ça !

L'éclair de moquerie dans mes yeux a dû me trahir puisque Sam se jette soudain contre moi pour essayer de me chatouiller.

— C'est pas sympa de te moquer. Alors, qu'est-ce qu'ils ont dit ?

— J'ai rendez-vous vendredi à 15 heures dans une des succursales qu'ils ont ici. N'en demande pas plus, je n'en sais pas plus. Ce Donalson n'a rien voulu me dire au téléphone. Tu devras patienter jusqu'à vendredi soir... vas-tu pouvoir résister ?

Je me moque gentiment. Sam soupire tout en me jetant un regard suspicieux. Je lui souris. Elle fait si adulte lorsqu'elle me regarde ainsi et à la fois si enfant dans ses enthousiasmes. Aurais-je été ainsi à son âge si les choses s'étaient passées autrement ? Tient-elle plus de moi ou de son père que j'ai si peu connu ? Diablo était impatient lui aussi.

Tout en poussant l'unique porte vitrée de ce 21^{ème} étage, je contrôle une nouvelle fois que le nom gravé sur la porte correspond bien à celui que m'a donné Donalson. Cabinet Denis, Strevor & Chan, pas de doute, c'est bien ici. Un bref coup d'œil me permet de constater que les locaux sont luxueux et que ce cabinet d'avocats est certainement prospère. Existe-t-il des avocats sans le sou ? La personne de l'accueil me sourit malgré la désapprobation qui se lit dans ses yeux lorsqu'elle détaille ma tenue. J'ai pourtant mis le jean le moins usé que j'ai et mon blouson en jean en parti fermé cache le tee-shirt élimé que je porte en dessous.

— Madame ? questionne-t-elle sur un ton un rien condescendant.

Je ne correspond visiblement pas à sa clientèle habituelle.

— J'ai rendez-vous avec Monsieur Donalson à 15 heures.

— Vous êtes madame...

— Morsen, Alexandra Morsen.

L'hôtesse d'accueil consulte l'écran son ordinateur. Mon rendez-vous doit y être noté puisque cette fois-ci, elle s'adresse à moi avec une voix normale et un grand sourire.

— Si vous voulez bien patienter quelques instants, Maître Donalson va vous recevoir.

Elle me désigne les fauteuils en cuir de l'alcôve d'attente. Je m'installe pour goûter immédiatement au confort. Quelques revues de business traînent dans un désordre organisé sur la table basse. La plante verte de l'angle ajoute à l'impression chaleureuse de l'alcôve, sans parler de l'éclairage tamisé qui prête à la somnolence. Tout sent l'argent à plein nez. Ils veulent en mettre plein la vue.

Qu'est-ce que je fais là ? Je ne suis pas à ma place. Et si je partais ? Et Sam, à ton avis, elle dirait quoi si tu lui expliquais que tu es partie avant de savoir combien de fric était à la clé ? Il doit y avoir

un bon paquet de dollars pour que Donalson soit venu me voir jusqu'ici. Ce genre de bonhomme n'est d'habitude conciliant qu'avec le fric et avec son pourcentage.

— Madame Morsen ?

Mes yeux se dirigent de la revue que je fixais sans la voir à la voix qui a interrompu mes pensées.

— Peter Donalson. Je suis heureux de faire votre connaissance. Si vous voulez bien m'accompagner...

Je me lève et serre la main tendue. Le sourire que m'adresse cet avocat semble sincère. Une première ! Un avocat sincère ? Tout en me dirigeant vers la porte qu'il me désigne, je garde le silence. Cela vaut toujours mieux avec un avocat...plus prudent.

Le bureau où je pénètre est magnifique avec sa décoration tout en jaune clair et vert mousse qui s'harmonise parfaitement avec les éléments en bois. L'immense baie vitrée qui couvre entièrement un mur du sol au plafond offre une vue imprenable sur le centre d'Albuquerque.

— Impressionnant, n'est-ce pas ?

J'acquiesce faiblement tout en m'installant dans le fauteuil désigné. Pas question de lui montrer à quel point je suis mal à l'aise et impressionnée. Donalson contourne le bureau pour s'asseoir derrière. Il sourit toujours, ce que je commence à trouver agaçant.

— Madame Morsen, pourrais-je avoir une pièce d'identité, s'il vous plaît ?

Je le regarde suspicieusement.

— ...uniquement pour être certain que vous êtes la personne que je cherche, ajoute-t-il devant mon hésitation.

De mauvaise grâce, j'extrai mon portefeuille de la poche arrière de mon jean avant d'en sortir mon permis de conduire que je tends à Donalson. Il l'examine tout en le comparant avec ce qui est écrit sur la première page d'un dossier ouvert. Satisfait, il me le rend.

— Madame Morsen, je suis l'exécuteur testamentaire d'Audrey Garrison. Elle vous désigne comme son unique héritière.

— Audrey ? je murmure. Audrey a laissé un testament en ma faveur ?

— Audrey Garrison est décédée le...

L'étonnement de ce que je viens d'apprendre me fait complètement baisser ma garde.

— 11 novembre 2003, je le coupe sèchement. Je sais, elle est morte dans mes bras. J'ai fait le 911 mais elle était morte lorsqu'ils sont arrivés...je n'ai rien pu faire.

Mes aveux le surprennent. Donalson m'évalue avec un regard nouveau. Je serre les poings pour contrôler la douleur qui m'envahit. Mes yeux fixent une sculpture en forme de poire posée sur le bureau. Je me force à me détendre et à regarder Donalson. Je suis mortifiée de mettre dévoilée ainsi. La tristesse que je lis sur son visage me surprend.

— J'étais un ami du père d'Audrey, m'explique-t-il sans que je le demande. Je l'ai vue grandir... Deux mois avant sa mort, elle est venue à San Francisco pour changer son testament et me demander de vous aider au maximum pour le cas où vous hériteriez. Je crois qu'elle savait qu'elle allait...mourir.

Sur la fin, la voix de Donalson a déraillé. Visiblement, il aimait beaucoup Audrey. Un ami de la famille a-t-il dit, Audrey n'en a jamais parlé. Il faut dire qu'elle ne parlait jamais de ses origines et que je ne l'ai jamais questionnée.

— Pourquoi vous a-t-elle demandé de m'aider ?

— Je ne sais pas mais elle devait penser que ses cousins contesteraient le testament et que vous auriez besoin d'être conseillée pour gérer vos intérêts.

— Je n'ai pas besoin d'aide pour dépenser de l'argent ! je réplique durement.

Pour qui se prend-il ? En quoi ça le regarde ? Intérieurement, je fulmine. Remplace la douleur par la colère, c'est moins douloureux...

— Pour le dépenser, non, mais gérer un capital de 500 millions de dollars lorsqu'on n'en a pas l'habitude peut poser quelques petits problèmes...au début, dit-il en souriant.

J'ouvre de grands yeux. 500 millions...de dollars...

— Vous plaisantez !

— Jamais lorsqu'il s'agit d'argent, confirme-t-il sérieux.

— Comment... ?

Sans soupirer, sans même adopter un ton paternaliste, Donalson commence à m'expliquer :

— Le grand-père d'Audrey et ses deux fils ont investi sagement dans plusieurs sociétés. La Fondation Garrison, en plus de promouvoir des projets prometteurs, gère l'ensemble des biens de la famille Garrison. Le père d'Audrey s'étant investi beaucoup plus que son frère dans les affaires, la

Fondation vous appartient maintenant à 55 %. Inutile de vous dire que les cousins d'Audrey ne voient pas votre arrivée d'un bon œil mais comme le testament est légalement inattaquable, c'est du moins ce que je leur ai fait comprendre, ils devront faire avec. Ils peuvent par contre vous mettre des bâtons dans les roues quant à la gestion de la Fondation.

Il faut que je réfléchisse ! 500 millions, une fondation avec des parts dans plusieurs sociétés si j'ai bien compris. Audrey... pourquoi ?

— Puis-je rester seule quelques minutes, je dois... réfléchir.

Je commence à me lever lorsque Donalson, attrapant des dossiers posés sur un coin du bureau, se lève rapidement. Comprenant qu'il va sortir, je me laisse tomber lourdement dans le fauteuil.

— C'est compréhensible. J'ai des coups de fils à passer. Je vous laisse. Prenez votre temps.

La porte se referme silencieusement. Je suis étonnée que ce soit lui qui s'en aille et qu'il m'autorise à rester dans son bureau. Je m'attendais à ce qu'il me dise de passer dans la zone d'attente. Pourquoi est-il si courtois ? D'habitude, les gens comme lui ne sont pas aussi conciliant avec les gens comme moi... L'argent ! 500 millions de dollars qui m'appartiennent et qui font de moi une personne qui compte maintenant. Mais bien sûr ! La réalisation m'atteint de plein fouet. Je me penche en avant pour poser mon visage dans mes mains. Ma douce et gentille Audrey avec son regard un peu perdu et son sourire charmeur. Pour la première fois depuis sa mort, je laisse les meilleurs souvenir remonter à ma mémoire. La première fois que je l'ai vue allongée et grelottante sur le lit du centre d'accueil, cette femme enfant a touché mon cœur, j'ai voulu calmer sa détresse, l'aider. Combien de fois ai-je tentée de la convaincre d'aller dans un centre pour se désintoxiquer ? Dix fois, cent fois ? Chacun de ses refus me faisaient mal et je partais en claquant la porte pour mieux revenir quelques heures plus tard tenter une nouvelle fois d'arrêter la spirale mortelle dans laquelle elle s'était enfermée. Au fil des mois, je l'ai vu perdre du poids, se flétrir, sans jamais pouvoir rien faire sauf être présente à ses côtés pour atténuer ses peurs lorsque les effets de la drogue cessaient. Je serre les dents. Une onde de colère brûle mes entrailles. C'est cet argent qui a tué Audrey, sans lui, elle n'aurait jamais eu les moyens de consommer autant de drogue ! Non, c'est faux, même sans argent, elle se serait procurée de la drogue, quitte à se prostituer comme beaucoup le font. Elle n'a juste pas eu à en arriver là.

Petit à petit, la colère cède la place à la tristesse. Je me masse doucement les tempes avant de redresser la tête et de me lever pour regarder le paysage. Drôle de cadeau que tu me fais là, Audrey ! Pourquoi ? La réponse me parvient immédiatement. Parce qu'un jour où nous discutons, je lui ai dit que si j'avais beaucoup d'argent je m'en servais à réparer les injustices, à faire en sorte que ceux qui comme moi n'ont pas eu de chance s'en voit offrir une.

Est-ce pour cela que tu m'as tout laissé, Audrey ? Tu dois bien rire de là-haut, si là-haut existe, à regarder la tête de tes cousins. Penses-tu que j'ai suffisamment de force, de courage pour affronter un milieu qui va me renier, faire tout pour que j'échoue ? Les riches ne peuvent pas être plus dangereux que les gangs... quoique... dans un style plus hypocrite, peut-être...

Regarde le positif des choses, Alex. Sam sera contente, elle pourra faire médecine sans s'inquiéter d'une bourse ou de travailler. Je vais pouvoir racheter une moto... Comment gérer cette fortune et ne pas me faire avoir ? Puis-je faire confiance à Donalson ? Ai-je vraiment le choix ? Je soupire puis ma décision prise, je me dirige vers la porte du bureau. Je n'ai pas fait trois pas dans le couloir que Donalson, un café à la main, apparaît sur ma droite comme par enchantement. Il devait attendre.

— Café ? demande-t-il.

— S'il vous plaît.

C'est intéressant de voir que mon éducation, que je croyais enfouie sous 20 ans de misère, revient au grand galop chaque fois que j'en ai besoin.

— Sucre ? Lait ?

— Un sucre, pas de lait, merci.

Le café qu'il me tend est parfait, bonne qualité, pas le Nescafé que nous buvons, Sam et moi, depuis plusieurs années. D'un geste du bras, il m'indique la porte du bureau. Il a raison, c'est plus intime et la discussion n'est certainement pas finie. Une fois retourné derrière son bureau, Donalson m'observe attentivement. Je pourrais attendre qu'il formule ce qui le gêne mais l'envie de retrouver Sam et de lui annoncer la nouvelle se fait très pressante.

— Un problème ?

— Non, mais je voudrais vous mettre en garde, répond-il en sortant plusieurs feuilles du dossier posé sur le bureau. Dès que vous aurez signé ces feuillets, vous serez légalement propriétaire de tous les biens d'Audrey Garrison et les sollicitations pour de l'argent seront continues. Vous ne pouvez

pas imaginer ce que certaines personnes sont prêtes à faire pour quelques dollars. Je sais que c'est un peu tôt pour vous demander ça mais comment envisagez-vous les choses ?

Je prends mon temps pour répondre. Je sais très bien ce que les gens sont prêts à faire pour quelques dollars. Mon cerveau tourne à toute vitesse.

— D'abord, j'aimerais avoir la liste des possessions, des actions, des parts... tout ce qui est à moi avec le montant de ce que chaque chose représente, histoire de me faire une idée de ce qui m'appartient. Ensuite j'aviserai.

Donalson hoche la tête. Ses yeux n'ont pas un seul instant quitté les miens.

— Ma fille doit entrer à l'université en septembre prochain, elle est ma priorité. D'ici là, je dois trouver un logement à San Francisco. De combien d'argent liquide puis-je disposer immédiatement ?

Le sourire qui s'était ébauché sur les lèvres de Donalson s'agrandit. Il découvre que je suis une femme pratique.

— 500 000 dollars mais vous possédez une maison dans la banlieue chic de San Francisco estimée avec son contenu à 6,4 millions de dollars...

Mon souffle se bloque dans ma poitrine et je dois faire un effort monumental pour me remettre à respirer. J'ai une maison... à San Francisco...

— Pour ce qui est de l'ensemble de vos possessions, le mieux est que vous rencontriez Andrew Challen, votre administrateur de bien qui est aussi le directeur de la Fondation Garrison depuis qu'Audrey lui a donné les pleins pouvoirs pour agir en son nom. Il pourra répondre à toutes vos questions. Dans ce dossier, vous trouverez toutes les informations nécessaires pour le contacter ainsi que la liste de toutes vos propriétés...

Donalson me tend un dossier rose qui jure avec les couleurs de la pièce. Je m'en empare.

— ...mais d'abord, j'ai besoin que vous signiez tous ces papiers qui feront de vous la propriétaire officielle des biens d'Audrey Garrison.

Il pose les papiers devant moi avec un stylo par dessus. Je m'en empare. Soigneusement, je lis une par une les feuilles avant de les signer puis de les rendre à Donalson. Il me sourit.

— Tout est à vous...

— Je désire faire un testament en faveur de ma fille Samantha.

— Maintenant ?

J'acquiesce.

— Vous avez raison, on n'est jamais trop prudent. Je vous propose pour l'instant de faire simple, vous pourrez toujours le changer plus tard.

Du bout de l'index, Donalson enclenche l'interphone pour demander à la secrétaire d'apporter un testament pré rédigé.

En quelques minutes, j'ai complété les blancs du testament avant de le remettre à Donalson. Tout en me souhaitant un agréable retour, Donalson m'accompagne jusqu'à la porte vitrée où il me donne les dernières recommandations d'usage avant de me proposer de contacter de ma part Andrew Challen. J'accepte puis sur une dernière poignée de main monte dans l'ascenseur.

— Répète !

— Tu m'as bien entendue... 500 millions !

Ma fille me regarde avec de grands yeux. Combien ? est une des premières questions qu'elle m'a posée en rentrant du collège après que je lui ai expliqué qu'Audrey m'avait couchée sur son testament. Ma réponse l'a laissé sans voix. Moi aussi j'ai du mal à appréhender cette somme. La seule chose que je sais, c'est que nous sommes riches.

— Ouaou !

— J'ai pensé la même chose.

— Savais-tu qu'Audrey avait autant d'argent ?

Je secoue la tête. Comment aurais-je pu savoir vu qu'elle refusait de parler de son passé ? Nous nous ressemblions pour ça...

— Je voyais bien qu'elle pouvait se payer ses doses d'héroïne sans problème mais je la soupçonnais davantage de faire la call girl de luxe. Nous nous sommes plusieurs fois disputés à ce sujet. Il arrivait qu'elle disparaisse plusieurs jours de suite et je croyais qu'elle louait son corps à des hommes pour se faire de l'argent. Elle avait beau démentir et me dire que le sexe ne l'intéressait pas

vraiment, je ne la croyais pas. Je lui en ai voulu de me mentir sans jamais me rendre compte que la drogue était son unique intérêt. Pour moi, les jours où elle disparaissait, elle allait juste chercher de l'argent ou autre chose afin de se payer encore plus de drogue. J'aurais dû voir plus loin que le bout de mon nez.

Au bout d'un moment, je m'aperçois que je me parle à moi-même. Je redresse la tête pour voir les yeux surpris de Sam posés sur moi. Instantanément, je passe en revue mes paroles. J'en ai dit plus que ce que je voulais.

— Tu n'as jamais fait l'amour avec elle ? Je croyais...

— Elle disait qu'elle m'aimait mais cela n'a jamais été plus loin, j'avoue à voix basse. Je n'ai jamais insisté. Je ne sais même pas si je l'ai désirée. Jour après jour, je l'ai vu s'enfoncer... il ne me reste même pas de souvenir autre que celui de la drogue. Sam, je ne suis même pas sûre d'être lesbienne... je sais que c'est ce que tu crois mais je n'en suis pas certaine.

Sam baisse les yeux, gênée pour une fois par mes aveux inhabituels.

— Ça fait beaucoup d'argent..., murmure-t-elle. Notre vie va changer.

Merci, Sam, de changer de conversation. Mes yeux doivent exprimer ma gratitude car immédiatement ceux de Sam pétillent de joie. En principe, elle adore m'embarrasser et elle connaît, par expérience, les sujets qui me mettent le plus sur la sellette... comme l'amour, l'amitié. Personne d'autre qu'elle n'a le droit d'aborder ce type de conversation mais, aujourd'hui, elle sent que je suis vulnérable et avec son tact habituel, n'insiste pas.

— Ouais, beaucoup. Je suppose que la question d'un emploi durant tes études ne se pose plus.

— Je suppose... ni celle d'un nouvel emploi pour toi...

Je lui souris. Plus jamais de patron ! Le patron, c'est moi désormais !

— Comment va-t-on faire et quand va-t-on avoir les sous ?

Sam, toujours si pratique.

— Donalson m'a dit qu'il contacterait un certain Andrew Challen pour régler les détails. J'ai aussi son numéro de téléphone, je l'appellerai demain. En attendant, ce soir, je t'invite au restaurant du coin avec les quelques dollars qu'il me reste.

Le sourire quitte le visage de Sam avant qu'elle ne réponde tristement :

— Désolée mais, ce soir, j'ai un rendez-vous. C'est mon seul jour de repos et Gary m'a invitée pour un cinéma en plein air. C'est trop tard pour décommander, il me prend dans une demi-heure.

Sam paraît réellement désolée. Je lui souris pour la rassurer.

— Pas de problème, Sam. Tu ne pouvais pas savoir... Profite de ta soirée.

Je meurs d'envie du lui demander qui est Gary, quel est son métier, est-ce un garçon bien, est-elle amoureuse de lui,... mais je n'ose pas, après tout je suis la première à râler ou à me refermer sur moi-même lorsqu'elle me fait la même chose.

— Que vas-tu faire ? Tu sors aussi ?

— Je ne crois pas, non. Il faut que je réfléchisse à tout ça, que j'étudie les dossiers et une soirée tranquille ne me fera pas mal.

Un coup d'œil à l'extérieur me confirme que la nuit est tombée. Sans me presser, je passe du bord de la fenêtre au canapé défoncé pendant que Sam s'affaire dans la chambre pour se préparer.

La seule fois où j'ai osé aborder le sujet du sexe avec elle, c'est en lui disant de faire attention de ne pas tomber enceinte car je ne pouvais pas assumer la charge d'une autre bouche à nourrir. Du haut de ses quatorze ans, ma fille m'a regardé droit dans les yeux en me disant d'un air outragé : « Me prends-tu pour une imbécile ? Je ne suis plus un bébé et je connais l'usage des préservatifs et tous les risques du Sida ! » J'ai rougi, je crois. Depuis je n'ai plus rien dit, ni posé de questions sur ses divers petits amis. La seule chose que j'ai constatée, c'est qu'ils sont nombreux. Je la soupçonne même d'avoir plusieurs garçons à la fois dans sa vie mais aucun n'a jusqu'à présent touché son cœur, du moins, elle n'a rien dit. Aussi loin que je me souviens, la seule chose constante dont elle m'ait parlé est études et réussite sociale, le reste semble secondaire. Au fond, je la comprends. Sa mère est une ratée et elle ne veut pas suivre le même chemin. Cet argent va me donner la possibilité, pour une fois, de lui servir son rêve sur un plateau.

— J'y vais, dit Sam en déposant une bise sur ma joue. A demain, je rentrerai tard.

— A demain... Hé, Sam ! Motus et bouche cousue sur l'héritage. Je n'ai pas envie d'avoir tout le quartier qui vienne frapper à la porte.

— Reçu 5 sur 5, répond-elle un sourire aux lèvres tout en me faisant un clin d'œil.

J'entends la porte se refermer et ses pas s'éloigner dans le couloir. Comme d'habitude, Sam ne m'a pas demandé d'argent. Elle sait que je n'ai pas grand chose et espère sans doute que Gary paye, ce qu'il fera sans doute s'il veut passer la nuit avec elle. Quelques fois, je me dis que c'est une forme de prostitution avant de secouer la tête et de chasser mes pensées négatives. J'ai fait bien pire... Qui suis-je pour la juger ?

Ce soir, je ne dois me consacrer qu'à une seule chose : l'héritage. Je me lève pour récupérer le dossier ainsi que quelques feuilles de brouillons et un crayon dans les affaires de Sam avant de revenir m'installer sur le canapé avec un verre d'eau. Il me faut changer plusieurs fois de position avant de trouver un trou confortable. Tout en lisant attentivement le bilan annuel de la Fondation Garrison, je jette sur le papier toutes les idées, de la plus farfelue à la plus austère, qui me passent par la tête. Mes pensées m'entraînent vers Audrey mais je refuse de me laisser aller à penser à elle, à la perte que je ressens toujours au fond de moi, aux non-dit... Le présent et le futur doivent être mes seuls buts... pour Sam.

Clac ! Hein ! Immédiatement en alerte, je me lève du canapé. Une inspiration profonde et deux battements de paupières plus loin, je suis complètement réveillée, ma main contre la poche revolver de mon jean prête à s'emparer de ma lame. Le soulagement que j'éprouve lorsque je reconnais la forme qui apparaît dans l'encadrement du salon me fait pousser un soupir. Sam...

— Je t'ai réveillé ? Désolée. Pourquoi n'as-tu pas pris le lit ?

Sam est surprise, d'habitude la première qui se couche prend le lit, l'autre le canapé ou le sol. Pour ma part, comme Sam est en principe couchée avant moi, je préfère dormir par terre plutôt que de me casser le dos sur ce maudit canapé. Je m'étire pour chasser la douleur qui vient de démarrer en bas de mon dos. Peine perdue, ça m'apprendra !

— Le sommeil m'a surprise sur le canapé. Quelle heure est-il ?

Sam consulte sa montre.

— Presque cinq heures.

J'ai dormi quatre heures d'affilées, c'est rare ! Pas la peine de penser à me recoucher maintenant. Mon estomac me rappelle que j'ai sauté le repas du soir. Je jette un œil aux feuilles gribouillées. Leur relecture me permettra d'affiner les idées que j'ai eues hier soir.

— Je vais aller acheter le petit déjeuner. Tu veux quelque chose ?

— Dormir. Ne prends rien pour moi, je mangerai le reste de céréale...sauf si tu l'as mangé hier soir.

— Non. A tout à l'heure, dors bien.

J'enfile mon blouson puis sors. L'air frais d'avril me fait du bien. A cette heure, les rues sont encore désertes. C'est une de mes heures préférées, l'heure ou en général tout est tranquille ; les dealers et autres voyous dorment après une nuit d'activité et les bons citoyens ne sont pas encore levés. Sait-on jamais, je reste quand même sur mes gardes. Lorsque j'atteins l'avenue, seule les enseignes ouvertes 7/24 luisent dans la nuit. Je n'ai plus beaucoup d'argent mais suffisamment pour me payer un café et un beignet. Pourquoi n'ai-je pas pensé à demander une avance à Donalson ? Après tout si j'ai tant d'argent que ça, il aurait pu m'avancer 1000\$ sans problème. Je soupire. Certaines des idées que j'ai jetées sur le papier sont bonnes, il faudra que j'en parle à Sam avant de rencontrer ce Challen.

Sans avoir fait de mauvaise rencontre, je pousse la porte du MacDo avant de ricaner silencieusement. Mauvaises rencontres ? Dans mon quartier ? Qui oserait me chercher noise à part un alcoolique complètement bourré ? Je dois trouver de l'argent. Voyons, réfléchissons... Il doit bien y avoir quelqu'un qui a besoin de mes services mais qui ne le sait pas encore... il me suffit de trouver qui.

Chapitre trois

Déjà 16h30 ! Je suis furieuse. Il m'a fallu presque toute la journée pour récupérer 100 malheureux dollars et encore, heureusement que un des gars de la bande à Vador s'est fait blessé au couteau dans la nuit sinon je serais revenue avec que dalle ! Impossible de trouver le moindre petit boulot ici ; ma réputation me précède. J'ai bien vu les regards fuyants même lorsque je ne demandais que des jobs de manutention ! Aucun d'eux ne me fait suffisamment confiance. Que croient-ils ? Que je vais les voler ou les assassiner s'ils me donnent un travail ? Quels imbéciles ! Je n'ose pas demander à Tony, il emploie déjà Sam et puis, un refus de sa part me ferait plus de mal que ce que je veux bien admettre.

Silencieusement, je grimpe les marches tout en vérifiant qu'aucune forme n'est écroulée dessus. L'ascenseur n'a jamais fonctionné depuis que nous sommes installées ici et il m'est souvent arrivé de tomber sur un clochard ou un drogué complètement stone dans la cage d'escalier. Tous les habitants de l'immeuble se méfient, pas qu'il y ait beaucoup d'argent à la clé mais les drogués sont imprévisibles lorsqu'ils sont en manque. Pour avoir travaillé bénévolement avec eux dans l'association locale, je suis bien placée pour le savoir. Dans ma chienne de vie, j'ai du récupérer plus de bleus par des drogués en manque que lors de combats de rue.

A peine engagée dans mon couloir sombre puisqu'il manque une ampoule sur trois, je distingue une forme debout à peu près au niveau de ma porte. Sans bruit, je stoppe pour l'observer. La forme qui paraît masculine frappe à ma porte plusieurs fois avant de jeter des regards nerveux à droite puis à gauche. A moment où il va frapper à nouveau, il tourne brusquement la tête vers moi. Malgré mon immobilisme, sa vision périphérique lui a transmis l'information d'une présence. Sa main reste comme suspendue dans l'air. Lentement, sans quitter de vue ses mains, je me rapproche. A cinq mètres de lui, je m'arrête pour mieux le détailler. De là où je me trouve, j'entends sa respiration saccadée et vois la transpiration perler à son front. Il ne fait pourtant pas si chaud, la peur le fait transpirer. La lumière dans ses yeux clairs change lorsqu'il s'aperçoit que je suis une femme. Il se sent rassuré...réaction stupide. Qui est-il ? Que veut-il ? L'homme est grand, tonique, sans la bedaine de ceux qui se laissent aller passée la cinquantaine. La coupe de ses cheveux argentés est stylée. Le costard gris foncé est de bonne qualité, les chaussures noires bien cirées, la chemise blanche immaculée et l'attaché-case anachronique en ce lieu. Il semble échappé tout droit de Wall Street. Il est trop classe pour être un vendeur ambulancier. Un démarcheur ne serait pas assez stupide pour venir traîner par ici.

— Qu'est ce que vous voulez ? je crache d'un ton agressif prête à sortir ma lame au moindre geste suspect.

Il déglutit nerveusement. Sa cravate semble le gêner de plus en plus.

— Je m'appelle Andrew Challen. Je cherche Alexandra Morsen... Je...

Andrew Challen ? L'administrateur de biens ? Il est venu en personne ? Si vite ? Immédiatement mes manières changent.

— Auriez-vous une pièce d'identité ? je demande sur un ton plus avenant.

Sans se faire prier, Andrew coince sa mallette sur son genou, l'ouvre et s'empare de son portefeuille d'où il extrait son permis de conduire qu'il me tend. Bien sûr, quelqu'un comme lui ne garde pas son portefeuille dans sa poche arrière de pantalon pour ne pas déformer la coupe. Je me recule vers l'ampoule la plus proche pour examiner attentivement la photo avant de lui rendre son permis. Les faux papiers existent mais pour quel motif ferait-il un faux ? Je me détends un peu plus.

— Reculez-vous que j'ouvre la porte, je fais brusquement puis tout en introduisant la clé, j'ajoute : « Je suis Alex Morsen. »

Sans rien dire de plus, ni m'excuser de mes manières, j'entre la première. Sam doit être sortie sinon elle aurait répondu. Je vérifie la chambre... vide. Lorsque je me retourne Andrew est debout sur le seuil de la pièce principale. A son air, je sais qu'au premier coup d'œil, il a jugé l'état de mes finances...comme si son séjour dans le couloir ne l'avait pas déjà affranchi, murmure une petite voix.

— Fermez la porte et asseyez-vous.

Je désigne le canapé. Il obtempère. Je m'installe à ma position habituelle sur le rebord de la fenêtre.

— Avez-vous une pièce d'identité ?

Le regard que je darde sur lui, le fait remuer sur le canapé, mal à l'aise. Sa demande n'est que justice pourquoi faut-il que tu prennes la mouche, Alex ? Il a ton fric alors relax. Je me mets debout puis sors mon portefeuille de la poche arrière de mon jean pour attraper mon permis et le lui tendre. Au bout de plusieurs secondes, il hoche la tête puis me le rend. Je le replace dans mon portefeuille avant de remettre celui-ci dans ma poche et de me réinstaller sur le rebord de la fenêtre.

— Vous êtes un rapide, je commente, bras croisés sur la poitrine.

— Peter m'a appelé hier, immédiatement après votre entretien. Cela fait plusieurs mois que l'on vous cherche. J'ai estimé que le plus tôt je prendrais contact avec vous, le mieux ce serait. Comme vous n'aviez pas de numéro de téléphone...

Je vois son regard chercher l'appareil téléphone tout en prononçant ces mots.

— Je veux que les choses soient claires entre nous, monsieur Challen, le téléphone a été coupé parce que je ne pouvais plus payer. Donalson a dû vous dire que j'étais pauvre. Je pense qu'il ne lui a pas fallu longtemps pour me cataloguer comme une minable sans le sou mais laissez moi vous dire une chose, Andrew, je suis peut-être pauvre mais loin d'être stupide alors n'essayez surtout pas de m'arnaquer sinon je vous retrouverai et là...

D'un geste du poignet, j'envoie mon couteau dans ma main droite et déploie la lame. Les yeux d'Andrew sont fixés sur ma main et la transpiration perle à nouveau sur son front. Il ne doit pas souvent se retrouver menacé par une lame de couteau.

— Personne ne veut vous arnaquer, madame Morsen, coasse-t-il rapidement tout en desserrant sa cravate. Je suis là pour vous aider et pour faire respecter les dernières volontés d'Audrey.

Je rentre la lame avant de mettre mon couteau dans la poche revolver de mon jean puis d'enlever mon blouson ainsi que le porte couteau fixé sur mon avant bras droit. Audrey ? Pas mademoiselle Garrison ? Hum, cet homme est plus qu'un simple administrateur de biens. Connaît-il...connaissait-il bien Audrey ? Sa famille ?

— Alors, nous sommes d'accord. Pour commencer, expliquez-moi votre rôle puis brossez-moi un tableau succinct de ce que je possède. J'ai examiné la liste des sociétés et le bilan annuel mais cela ne m'indique pas en détail ce qu'elles font. Monsieur Donalson m'a dit que vous me donniez des explications. Nous rentrerons dans les détails au fur et à mesure que j'aurai des questions.

Deux heures plus tard, alors que j'entends Sam rentrer, Andrew est toujours dans ses explications. Une chose que j'ai compris rapidement, Andrew est mon employé, c'est la Fondation Garrison qui le paye, grassement d'ailleurs. Il était l'assistant personnel d'Henri Garrison, le père d'Audrey et, à la mort de son père, Audrey l'a nommé son administrateur de bien. Durant ces deux heures, je l'ai bien observé. La cinquantaine passée, bien conservé, intelligent et concis, polis mais ferme, il a l'habitude d'être obéi mais vit dans le milieu protégé de la bourgeoisie. Notre rencontre l'a perturbé pendant la première demi-heure de notre entretien, ensuite tout à ses explications, il a oublié, temporairement je présume, l'épisode du couteau.

— Hé, Alex !

Ma fille stoppe net dès qu'elle voit Andrew et attend des explications de ma part. C'est la première fois que je ramène un étranger chez moi et la surprise de Sam est légitime. Elle l'observe d'un regard sévère. Que croit-elle ? Que je l'ai ramené pour baiser ?

— Sam, laisse-moi te présenter Andrew Challen, l'administrateur de bien de la Fondation Garrison. Andrew ; ma fille Samantha. Il est en train de m'expliquer comment fonctionne la Fondation. Si tu veux te joindre à nous.

Dès les présentations effectuées, le regard de Sam devient plus cordial, un sourire éclaire même son visage maintenant qu'elle sait qu'Andrew ne représente pas des ennuis en perspective.

— Mademoiselle..., acquiesce Andrew en se levant du canapé et en tendant la main vers Sam qui s'en empare pour la serrer cordialement.

La grimace qui a échappé à Andrew lorsqu'il s'est levé me signale que le canapé a sévi. Lui aussi aura mal au dos ! Je souris presque. Le regard de reproche que me lance Sam me met mal à l'aise. Qu'est-ce que j'ai encore fait ?

— Désirez-vous boire quelque chose, Monsieur Challen ? Nous n'avons pas grand chose dans le frigo mais je peux vous offrir un café ou de l'eau, propose Sam.

Ok, d'accord, je ne suis pas la parfaite maîtresse de maison mais qui s'en soucie ?

— De l'eau, s'il vous plaît. Merci, mademoiselle.

— Sam.

Andrew acquiesce dans un sourire. Il est sous le charme. Hé, vieux cochon ! Tu n'as pas intérêt à approcher tes sales pattes de Sam. Mes yeux doivent lancer des flammes et trahir mes pensées car le regard noir que me jette immédiatement ma fille, me calme. Andrew observe nos échanges silencieux avec patience et amusement, semble-t-il. Après avoir déposé deux verres d'eau sur la caisse qui nous sert de table basse, Sam s'installe prudemment à califourchon sur la seule chaise à peu près valide.

— Quand pourrons-nous accéder à l'argent ?

Je la laisse poser ses propres questions, même très directes. Cela me donne le temps nécessaire pour faire le tri dans ce que j'ai appris. D'après le tableau brossé par Andrew, la Fondation Garrison possède une complexité difficile à appréhender pour une néophyte comme moi. Il va me falloir apprendre très vite si je ne veux pas me faire rouler par tous ces requins qui doivent naviguer à l'aise autour de tout cet argent.

— Dès que le transfert de signature aura été fait et que votre mère aura ouvert un compte en banque à...

— Nous avons déjà un compte en banque, l'interrompt Sam.

— Certainement mais vu la complexité des investissements en jeu, je suggère que vous ouvriez un compte à la CalgarBank qui est habitué à gérer les gros comptes. La Fondation est actionnaire à 23% dans cette banque. Votre mère est l'héritière de la fortune Garrison mais il reste énormément de papiers à signer pour que ce soit effectif et qu'elle puisse gérer cette fortune comme elle l'entend. Pour cela, je vous suggère de venir, votre mère et vous, à San Francisco dès que possible.

Sam me regarde. La décision m'appartient.

— Tout dépend de tes cours...

— Je rattraperai, j'ai l'habitude, réplique Sam en haussant les épaules. Je dois juste être là mardi prochain pour l'examen de math sinon tu n'auras qu'à me faire un mot d'excuse pour le reste.

Sam sourit en me regardant d'un air sarcastique. Je fais la moue. Les mots d'excuses, elle n'a pas besoin de moi pour les faire, elle sait imiter à merveille ma signature.

— Nous pourrions venir mercredi prochain si vous nous faites une avance pour payer les billets d'avion.

Andrew me regarde curieusement puis, petit à petit, un sourire monte sur son visage. Il semble beaucoup s'amuser ce qui m'agace un peu.

— Je n'ai pas d'avance à vous faire, c'est votre argent. Désirez-vous que je fasse transférer un peu d'argent sur votre compte courant en attendant d'ouvrir l'autre compte ? Il suffit que vous me donniez la référence de votre compte et que je passe un coup de fil...

Cela paraît simple mais j'hésite. Soudain tout cet argent me semble irréel. Sam n'a apparemment pas le même problème. Elle bondit sur ses pieds pour s'emparer de notre dernier relevé bancaire qu'elle tend à Andrew. Il jette un bref coup d'œil mais a la politesse de cacher son étonnement devant le peu d'argent disponible.